

un volume d'histoire, un roman, voire un poème, il suffit de prendre le livre, même sans préparation spéciale, et l'expression juste vient aisément à la pensée, car les idées s'enchaînent, les pages se lient entre elles, les faits racontés découlent pour ainsi dire l'un de l'autre. Une telle traduction est, en somme, suivant une expression banale mais bien vive, un travail courant demandant peu d'effort. Mais, lorsqu'on se trouve en présence d'un de ces joyaux qu'on appelle un sonnet de Pétrarque, on ressent, à manier un tel bijou, un peu de l'émotion éprouvée par l'enfant qui, voulant poser les doigts sur la poussière diamantée d'une aile de papillon, sait que cette aile peut en être à jamais ternie.

Sans parler de la difficulté qu'il y a à comprendre, dans ce langage du xiv<sup>e</sup> siècle, les nuances presque insaisissables de la pensée d'un tel poète, n'est-ce pas une sorte de profanation que de dépouiller cette pensée, par une traduction en prose, de la douce cadence des vers, en même temps que du charme si réel de la langue italienne ?

J'estime cependant que, si l'on veut traduire, au sens propre du mot, c'est-à-dire reproduire sur le lecteur, aussi complètement que possible, les mêmes émotions à l'aide des mêmes pensées enchâssées dans les mêmes phrases, il ne faut